

*Eurovoc.*

---

Extrait du livre

*La Grange Magique.*

---

*Percevoir l'avenir comme un joyau à offrir à nos enfants...*

*Raison recourée au service de l'espoir à bâtir...*

*La lumière attire la lumière. Que l'altruisme fasse des émules...*

*Prologue.*

*Le* chemin suit son cours. Les choses furent, sont et seront. Ce que nous tenons pour acquis, ce que nous connaissons, est parfaitement immuable. Du moins le croyons-nous...

Les maux d'un parcours corrompu ne pourraient-ils pas être pansés par la synergie de facteurs positifs ; d'acteurs de l'altruisme ; de vaillants magnanimes, chevauchant les plaines de l'allocentrisme sur de fiers destriers d'abnégation ?

Le devenir n'empoignerait-il pas, plus lumineuse tournure ?

Le passé, le présent, l'avenir, le temps tel que nous le saisissons, tel que nous le percevons, n'est peut-être pas aussi simpliste dans son état...

Qui saurait prétendre qu'il n'est pas sphère possédant de multiples facettes ? Lesquelles seraient interactives entre elles ! Nous n'évoluerions alors que *sur* ou *dans* une seule de ces facettes.

Que se produirait-il si l'une de ces facettes, voisine ou bien éloignée, était visitée, revisitée, à dessein de bénéficier de son influence bénéfique et de la répercuter sur les autres ; sur la nôtre ; sur le cours de notre temps, de notre histoire ; de l'Histoire ?

Plus rien ne sera puisque tout a été. Rien n'a jamais été vraiment *figé*, puisque que tout sera *bouleversé peut-être...*

Si le concentré de tout ce qui peut y avoir de générosité se matérialisait en une seule entité ?

Si la chaleur de tous les cœurs honnêtes de cette Terre, depuis sa création, se focalisait dans le cœur d'un seul et même personnage ?

Si ce personnage avait le pouvoir d'éradiquer l'absurdité d'un monde en perdition, au profit de la remise à flot de ce frêle esquif, fier galion en devenir, et de sa navigation vers de magnifiques et improbables ports d'espoir ?

Et si le mot *improbable* ne l'était point tant que cela ? . . S'il ne rimait pas à ce point avec *utopie*.

Ce personnage hors du commun, œuvrant pour la communauté d'une humanité à retrouver ou tout bonnement à inventer ; ce personnage serait alors certainement EUROVOC !

*Nouveau Décor.*

Stephan ouvre ses volets. C'est le petit matin. Il fait déjà chaud. Une enveloppe de brume forme un voile sur le paysage. La maison elle-même semble comme flotter sur un nuage. Les fragrances matutinales remplissent les poumons du jeune garçon qui s'en gonfle la poitrine dans un conséquent ris et bien-être. Il habitait encore récemment à Rennes, une municipalité qu'il affectionne tout particulièrement. Son intense vie culturelle, son énergie, la beauté de ses places et de son urbanisation ; tout lui seyait en cette ville.

Il connaît la campagne. Il y allait en vacances, en visite chez des amis ou en simple flânerie.

A présent, il y habite. Cette idée de quitter Rennes, ville de lumières, pour un village perdu de la Corrèze, ne l'enchantait guère. Il s'en sentait d'ailleurs quelque peu déprimé, déraciné.

Or, dès l'instant où il mit les pieds en son nouveau village, pour ne pas dire hameau, dès l'instant de ses tous premiers contacts avec sa nouvelle maison, son sentiment changea pour virer du négatif au positif. Il sut de suite qu'il serait bien en ces lieux. Ce sentiment fut d'ailleurs général pour la famille entière. Il est fils unique. Sa parentèle qui éprouvait les mêmes inquiétudes que lui se trouva rassurée. Ses parents sont très axés sur le monde culturel et pour cause. Ils atterrirent ici pour raisons professionnelles. Monsieur Corigan est conservateur au musée du cloître à Tulle. Il s'agit d'une promotion qui d'autre part le ravit. Sa maman est professeur de français. Elle enseignera en septembre prochain au lycée Edmond Perrier. Mais il est vrai qu'ils craignaient de supporter difficilement leur coupure d'avec la richesse culturelle rennaise. Tulle compte tout de même, pas loin de dix-sept mille habitants. Elle est bourrée d'intérêt et conçoit l'attrait de l'inconnu à explorer, à découvrir. Il faut préciser qu'à Laguenne, règne une ambiance à part. La magnificence du décor naturel y contribue certes, mais quelque chose de l'ordre de l'onde, du ressenti, de l'impalpable, quelque chose qui se perçoit aisément, fortement, mais sur quoi l'on ne peut poser de mots, irradie les lieux.

Ce matin de juillet, Stephan désire profiter de cette nouvelle journée d'été. Dès potron-minet, il se lève. Il est bien. Il se tient debout, les mains en appui sur le rebord de sa fenêtre. L'air à peine rafraîchi par la nuit, s'insinue et le revigore. La faune, comme la flore, s'abreuve de la rosée éphémère. La journée va être chaude. Les étés de Corrèze n'ont rien à voir avec ceux de

l'Ille-et-Vilaine. Certainement dû à la différence conséquente hygrométrique et aux alizés réchauffés des territoires intérieurs.

De sa chambre, Stephan entend que l'on remue dans la cuisine. Le bruit de la porte-fenêtre et des volets qui grincent, celui de l'eau qui s'écoule en petits jets de subvapeur dans le filtre, puis le café se répandant en son bocal. L'odeur de celui-là mélangé aux parfums de l'aurore exacerbe le sentiment de félicité en éveil de la maisonnée. Sa maman prépare le petit déjeuner dehors. Elle dresse la table du salon de jardin qui se trouve sur la terrasse, laquelle, d'un seul tenant, court au pied de la face sud de la maison, donnant sur la cuisine et le salon. Ils adorent petit-déjeuner si tôt le matin. Quelle meilleure façon de commencer une journée d'été que de se griser des senteurs et fraîcheurs de ce jour naissant ? Jean-Yves sort de son sommeil et de sa couche nocturne, attiré par l'appel suave et haut en odeur du café. Les cheveux hirsutes, se grattant le collier de barbe, il prend place sur la terrasse, armée de la cafetière et du pot de confiture. Il embrasse sa femme.

— Bonjour Hélène, bien dormi ?

— Et comment. Tiens ! Voilà notre fiston ! La nuit a été bonne ?

— Oh oui ! répond Stephan dans un mouvement ample et félin de pandiculation.

— Tu te lèves tôt, tu n'avais plus sommeil ?

— Non. Et puis Aurélie et Xavier vont passer vers huit heures et demie. Nous allons nous promener sur la colline. Ils veulent me montrer leur grange.

— Ah ! Ils ont une grange ? intervient dans le brouillard, Jean-Yves.

— Enfin, elle ne leur appartient pas mais ils ont pris l'habitude d'y aller pour lire et s'amuser.

— C'est loin d'ici ?

— Non, à un quart d'heure de marche, au sud.

— Mais elle est à qui cette grange ? interroge son père.

— A personne. Ils n'y ont jamais vu personne. D'ailleurs aucune route n'y mène à priori.

— Ca par exemple ; voilà qui est curieux ! s'étonne Hélène. Tu feras bien attention. Elle doit être en piteux état. Tu prendras mon téléphone et le petit nécessaire de premier secours.

— D'accord maman.

Il n'a pas d'autre choix que d'accepter. Hélène a toujours tendance à vouloir le surcouvrir. De toutes manières, ce petit matériel ne prend pas de place conséquente. Tout cela tiendra aisément dans son sac à dos. Il fera suivre son livre du moment ; *L'Eté de mes 10 ans* par Claire Mazard et Eric Puybaret. Ce livre lui a été offert par ses parents pour son dixième anniversaire, fêté il y a peu. Stephan avait mis un point d'honneur d'en entamer sa lecture qu'à la venue de l'été, afin d'en accentuer la magie du récit.

— L'été prochain Stephan, tu auras ta piscine. Nous en avons parlé avec maman. Nous pensons la faire construire dans la continuité du salon, exposé au sud ; ce qui confèrera une forme de *L* à notre nid familial.

— Ouah ! Génial ! se récrie Stephan, le cœur en liesse. Mais pourquoi ne pas la mettre dans le jardin ? Pourquoi la coller à la maison ?

— Car elle fera partie de notre maison ! Quitte à mettre des sous dans une telle construction, nous avons pensé avec maman, qu'il serait préférable d'en profiter tout au long de l'année. Elle sera couverte. Une vraie piscine quoi !

Stephan écarquille ses quinquets à s'en les exorbiter.

— Mais c'est fantastique ! On pourra se baigner quand on le voudra ? s'enquiert-il afin de s'assurer la totale compréhension de ces joyeuses informations matinières.

— Absolument ! Affirme son père aussi excité à cette idée que l'enfant lui-même. Nous avons prévu l'installation sur notre toit, de tuiles photovoltaïques. La piscine en bénéficiera ainsi que tout notre circuit d'eau chaude.

— Oui, nous pouvons nous le permettre financièrement. Ce projet nous plaît beaucoup, à ton père et à moi. Nous y avons pensé de suite sa mutation décidée et notre nouvelle maison repérée. Précise Hélène. Mais peut-être préférerais-tu que nous y renoncions ? ajoute-t-elle, l'œil pétillant.

— Euh ! Je ne sais guère... Je vais y réfléchir longuement et vous ferai parvenir ma décision. rétorque alors le garçonnet, entrant dans le jeu de sa maman.

Le petit déjeuner se continue et s'étire flegmatiquement ainsi, entre soupirs de béatitude et éclat de rires.

— Bon ! Et bien moi, je vais m'atteler illico à la confection de notre potager. Nous sommes à la campagne ; j'ai bien l'intention d'en tirer le maximum de ses prérogatives et de ses agréments. jette Jean-Yves heureux.

— J'avais l'idée de faire un peu de ménage mais je crois que je vais plutôt te donner la main. Cela me tente beaucoup ! ajoute alors Hélène, en interrogeant du regard son mari, afin de se garantir de son approbation.

— Excellente idée ! Ainsi nous partagerons nos notions sur le sujet et son concept. Nous passerons la matinée ensemble plutôt que chacun de notre côté. Pour la peine, je passerai l'aspirateur demain pour t'aider dans tes tâches ménagères. fait-il ravi de ce partage des besognes et divers travaux du quotidien.

— Tu sais que je ne me lasse pas de t'entendre tenir ce style de discours. murmure-t-elle en lui déposant un doux baiser ; d'autant que son mari participe, usuellement, de manière active

aux labours ménagers. Dis-voilà Stephan, peut-être devrais-tu passer à la salle de bain le premier ? Si tes nouveaux amis sont ponctuels ; ils seront ici dans un peu plus d'un quart d'heure.

Xavier et Aurélie arrivent, comme entendu, à l'heure dite. Leurs parents logent au lieu-dit *Le Moulinot*. Les deux familles ont fait rapidement connaissance. En fait, dès le premier jour. Les Corigan s'étant arrêtés, pour des courses, dans une grande surface de Tulle et conversant sur leur jubilation quant à leur emménagement à Laguette, firent alors connaissance avec madame Bouillaguet. Celle-ci surprit alors leur conversation. Elle se permit de se présenter à eux. Sa famille demeure précisément à Laguette. La coïncidence était souriante. Elle était ravie de faire leur connaissance et se proposa, de suite, de leur apporter son aide ainsi que celui de sa famille. C'est ainsi que les Corigan et les Bouillaguet se rencontrèrent. Le courant passa très vite entre eux. Les enfants s'apprécièrent immédiatement et leurs parents respectifs se trouvèrent beaucoup de points communs et de complicités. Madame Bouillaguet se réjouit de suite de cette aubaine pour ses enfants, surtout pour sa fille qui est introvertie et taciturne. Elle compte beaucoup sur cette nouveauté dans son environnement proche, dans ses relations, pour lui apporter, ne serait-ce qu'une ébauche de sourire sur son très joli visage qui n'est hélas pas souvent radieux, comme il devrait l'être cependant. Personne ne sait vraiment pourquoi. Aurélie elle-même l'ignore. Elle dit qu'elle ressent comme un poids à l'âme, qu'elle sait qu'elle attend quelque-chose ou quelqu'un, mais qui ou quoi, elle n'en sait strictement rien. Elle est d'humeur lunaire...

Hélène offre un jus de fruits aux enfants. Elle les questionne sur leur fameuse grange. Il s'agit d'une vieille grange abandonnée depuis de nombreuses années, lui précisent-ils en chœur. Ils s'y cachent souvent. C'est leur antre, leur repaire. Ils estiment l'endroit magique, car il est le théâtre de leurs jeux et de leur monde d'enfants. Ce matin, ils ont décidé de partager leur lieu secret avec leur nouvel ami Stephan.

Ils partent à présent, gaiement, entamant leur excursion dans les reliefs investis de bouleaux, de chênes pédonculés et de hêtres. Ils sont chacun munis d'un petit sac à dos contenant diverses petites provisions et surtout, leurs livres.

— Tout de même, dit Hélène à Jean-Yves, je ne suis pas rassurée de les laisser aller à l'aventure ainsi seuls. Aurélie est la plus âgée et elle n'a jamais que douze ans.

— Ne t'inquiète pas. Ils ne sont pas si loin et les enfants Bouillaguet ont l'habitude. Leurs parents, Julien et Alice ne sont pas des inconscients. Ils habitent ici depuis quinze ans et la région depuis toujours. Il n'y a certainement pas à s'en faire. tente de la rassurer monsieur Corigan.

*Une brise tantôt légère, tantôt davantage soutenue, la secoue, la ballote sans discontinuité. Elle ne tardera pas à lâcher prise. Elle cessera alors de contempler ce monde, de toute sa hauteur...*

*La Découverte.*

Les enfants cheminent allègrement dans la forêt. Le sol, par endroit, est encore recouvert d'une nébulosité l'enrobant ponctuellement de soie blanche, diaphane. Le sentier qu'ils suivent devient de plus en plus étroit pour n'être plus qu'une sente. Les broussailles alentours ne sont heureusement pas féroces. Il n'y a pas ou peu de roncier ; essentiellement quelques fougères perdues dans des genêts et des fusains d'Europe. Quelques variétés éparses de prunelliers sauvages peuvent à la rigueur griffer de leurs épines mais dans l'ensemble, l'accès est aisé. Tout à coup, au sommet d'un raidillon, entouré d'arbres majestueux et séculaires, comme surgissant de la trouée faite dans la végétation, la grange se dresse là, fièrement, comme point inquiétée par les années et les affres du temps qu'elle devrait avoir normalement subie.

Ce bâtiment perdu au milieu des bois devrait naturellement être quelque peu inquiétant, cependant, de cette bâtisse émane une étrange paix. Elle est imperceptible, comme irréaliste, mais elle se ressent de façon incontestable par les trois enfants. Pas étonnant qu'ils aiment y passer du temps, y flâner, y lire, songe Stephan.

Son aspect extérieur n'est donc pas lugubre, mais bien au contraire, engageant. D'autant plus engageant que sa situation géographique, isolée dans cette forêt, lui confère un aspect mystérieux dont les enfants raffolent souvent. Le paysage à cet endroit, semble également

vouloir ajouter sa touche de singularité. Alors que la forêt, jusque là se compose essentiellement d'arbres décidus, en ce lieu, la rupture est assez impressionnante. Comme si le sommet de ce raidillon indiquait le palier d'entre deux étages, deux strates forestières distinctes. En aval de la grange, bouleaux, Châtaigniers, chênes et hêtres s'ébattent joyeusement avec à l'aplomb de leurs houppiers, multiples petites broussailles formant une toison végétale, alors qu'en amont, les épicéas, pins sylvestres accompagnés d'abies et de sapins de Douglas, prennent brutalement le relais. Il ne figure pas de niveau de transition où les caducs deviendraient de moins en moins nombreux, mélangés à de plus en plus de conifères. Le sol des sous-bois change donc de façon brutale, à l'avenant. Les résineux et leurs aiguilles recouvrant le sol et l'acidifiant, lui octroient un aspect dégagé et propre ; à peine quelques fougères osent montrer le bout de leurs frondes. Cette particularité du paysage apporte une forte note cabalistique.

Le bois de la bâtisse est brut, et cependant, il semble d'une solidité incompréhensible quant à son âge. Bien sûr, le bois est patiné mais n'est pas vermoulu. Les angles sont bien d'équerre. Les verticales ne se sont pas inclinées. Le toit recouvert d'un vieux chaume ressemblant à un amas d'éteule, ne s'est aucunement affaissé. Cette grange paraît tout droit sorti d'un songe. Stephan a hâte d'en visiter l'intérieur. L'accès se fait par une grande double-porte dans le battant droit de laquelle se trouve une ouverture. C'est par cette dernière que passent les enfants. Dedans, l'atmosphère est miraculeusement dépourvue de poussière. Hormis quelques toiles d'araignées, hautes perchées sur les poutres, la grange est étonnamment saine. Il ne s'y trouve aucun outil, ni agraire, ni de bricolage classique. Aucune trace sur les murs de bois. Comme si aucune activité n'avait jamais eu lieu ici.

— Elle appartient forcément à quelqu'un pour être entretenue comme ça ! s'étonne tout haut Stephan.

— Non Stephan, il n'y a que nous qui y venons.

— C'est vrai, ajoute Aurélie, que son état ne m'avait jamais intriguée. Tu as raison. Elle a dû être très bien construite.

— Et quelle en a été son but ?

— Que veux-tu dire ? demande Xavier.

Aurélie semble impatiente de savoir où Stephan désire en venir.

— Oui, il n'y a aucune habitation aux alentours, aucun accès par la route, aucune trace de quelque activité que ce soit ou que ce fut. C'est étrange non ? Qui a construit cette grange et pourquoi ?

— Nous ne le savons pas, répondent en chœur les Bouillaguet. Nos parents se sont renseignés quand ils ont su que nous venions ici. Nous les y avons emmenés avec nous afin de la leur montrer. Ils se sont informés auprès des autochtones. Dans trois ou quatre communes, même à Tulle, mais rien. Ou plutôt si ! précise Xavier. Un très vieux monsieur à Tulle, a raconté à mon père que quand il était enfant, il habitait le coin. Il a alors vu cette grange. Il n’y était pas rentré. Elle était beaucoup trop délabrée !

— Il ne s’agissait certainement pas de la même grange ! S’étonne Stephan.

— Le vieil homme en était persuadé. Il dit qu’il n’y a qu’ici que la végétation possède cette spécificité insolite.

— Il semblerait qu’elle soit ici depuis très longtemps, pour ne pas dire depuis toujours ! précise Aurélie.

— Vraiment surprenant ! Pourquoi nous apparaît-elle en si bon état alors ? pense tout haut Stephan.

— Il s’agissait d’un très vieux monsieur. précise Aurélie. Peut-être son grand âge altérerait-il ses souvenirs.

— Enfin, il est vrai qu’elle semble être agréable et sympathique. acquiesce Stephan dubitatif. Aurélie et Xavier lui font la visite de leur domaine. La grange est formée d’une vaste pièce au rez-de-chaussée, juste occupée par quelques piliers de chêne, porteurs de la construction. Un escalier conduit à l’étage. Lequel étage est partagé en trois pièces pouvant faire penser à des box pour chevaux, séparées par des cloisons de planches à claire-voie. Il n’y a pas de porte.

— Nous aimons rester là. Dans ces mansardes, nous sommes comme dans un château.

— Et d’ici la vue sur la perspective est magnifique ! ajoute Aurélie.

Le panorama est pénétré de rais solaires, drapant ça et là, peu ou prou suivant la compacité végétale, les sous-bois. Cette grange est un véritable repaire d’aigle, ne peut s’empêcher de songer Stephan.

Les enfants le font passer d’une pièce à l’autre, tels des jeunes gens qui auraient une nouvelle maison et qui la feraient visiter à leur ami.

— Nous lisons toujours dans la première salle car les autres sont borgnes. explique crânement Aurélie.

Dans les planches composant le mur du fond de la troisième pièce, la plus éloignée de l’escalier, Stephan remarque comme une trappe située à environ un mètre de hauteur. Elle fait aux alentours de quatre-vingt centimètres de côtés. Sur la trappe est gravée dans une écriture ancestrale, des mots étranges : *Purus Pectus Oris*.

Il regarde alternativement cette trappe et ses amis. Il attend une explication quant à sa présence, à son éventuel rôle mais rien ne vient. Il fixe alors avec insistance dans la direction de cette trappe. Xavier et Aurélie commencent à faire demi-tour. Stephan demande :

— Et cette trappe là, à quoi sert-elle ? fait-il alors en indiquant dans la pénombre, la direction avec son index.

— Quelle trappe ? s'exclament-ils en chœur.

— Et bien celle du fond ! Là ! fait-il en montrant toujours la direction de son index, devenu quelque peu impatient.

— Allons voir ça. Moi je ne l'ai jamais vu ta trappe, s'étonne Xavier.

Les enfants se rapprochent de la paroi, vers l'endroit indiqué par Stephan.

— Alors ! Où est-elle ta fameuse trappe ?

— Oui, surenchérit Aurélie, nous ne la voyons pas !

Pourtant ils regardent tous exactement dans la bonne direction. Stephan la distingue très nettement cette ouverture. Comment se fait-il, qu'il semble être le seul à la discerner ?

Comme un chat retombant sur ses pattes :

— Je m'excuse, peut-être la chaleur. En fait c'est l'agencement des planches qui dans la pénombre, m'a trompé. C'est un leurre, un mirage en quelque sorte. fait-il dans un curieux mélange de confusion et de surprise quant à cette vision qui est là, sise sous son nez, très nette et semblant plus réelle que nature.

— Ah oui ! Nous nous disions aussi que ce n'était pas possible qu'il existe quoi que ce soit ici que nous ne connaissions pas. s'exclame un peu altier Xavier.

Les bambins descendent alors au niveau inférieur. Stephan reste quelques secondes et fixe subjugué, cette petite porte dans le mur qui est céans, présente. Il n'hallucine pas.

Il descend alors prestement afin de camoufler son incommensurable étonnement. Il s'efforce de revêtir un air dégagé. Ils choisissent de façon collégiale de revenir lire dans l'après-midi. Pour l'heure, ils préfèrent terminer la matinée en présentant à Stephan, la faune et la flore environnante. Les enfants vadrouillent quelques temps dans les bois lumineux sous ce soleil ardent de juillet. Ils s'amuse à se faire le plus discret possible, afin de pouvoir surprendre la vie sylvestre. Ici un écureuil détalant à hue et à dia, avant de finalement grimper vivement dans un imposant chêne solennel. Là, une famille de lièvres, bouquin, hase et levrauts, vadrouillant paisibles, avant de surprendre l'odeur des enfants et de déguerpir comme le vent. Ils observent la différence entre les chênes pédonculés et rouvres ou sessiles. Ils ramassent cupules, glands, feuilles, en vue d'étoffer l'herbier qu'ils confectionnent avec passion. Stephan qui pourtant trouve cette activité des plus intelligentes et intéressantes, prétexte que

son père attend qu'il soit de retour pour onze heures. Il est au fond de lui-même, par trop impatient de s'enquérir auprès de ses parents, de l'éclaircissement du message de la grange. Ils décident donc de tous rentrer ensemble.

Les enfants sont légers et heureux. Ces vadrouilles vacancières et estivales sont un enchantement pour eux. Même Aurélie est quelque peu libérée de sa mélancolie habituelle. Stephan ne s'en donne pas l'apparence, mais il est soucieux. Il ne peut s'empêcher de penser à cette fameuse trappe. Dans sa tête, résonnent ces écrits : *Purus Pectus Oris*. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir signifier ? Ses parents le lui diront sans aucun doute. Sa maman est douée en latin. Elle enseignera le français en septembre. Elle lui a déjà traduit la devise de son futur lycée: *Sunt rupes virtutis iter*, qui signifie : *Les difficultés sont le chemin de la vertu*.

Donc, aucune crainte à avoir quant à la traduction. Les enfants se séparent devant le portail de la famille Corigan. Xavier et Aurélie prolongent jusqu'à leur domicile, situé plus haut, à deux minutes au nord-est. Arrivé chez lui, Stephan s'empresse de poser la question qui le brûle, à sa mère.

— *Purus Pectus Oris* ? Cela doit vouloir dire quelque chose comme *Cœur pur*.

— C'est ainsi que je le traduirais également, ajoute son père.

— Pourquoi cette question ? s'enquiert Hélène.

— J'ai vu cette inscription, sculptée dans les planches de la grange.

Stephan décrit la grange à ses parents, en exprime ses ressentis tout en omettant volontairement d'aborder le sujet de la fantomatique trappe, afin de ne pas les inquiéter inutilement.

— Il faudra que vous nous y emmeniez un de ces jours.

— Bien sûr, fait Stephan quelque peu ailleurs, loin dans ses pensées, les parents de Xavier et Aurélie y sont déjà allés.

Ils passent à table. Stephan n'a plus qu'un objectif ; s'en retourner à la grange, avec ou sans ses amis. Il lui faut à tout prix examiner cette étrange issue qu'il semble être le seul à percevoir. Il quémande à ses parents l'autorisation d'y revenir avec ses compagnons pour l'après-midi, afin d'y lézarder en compagnie d'un bon livre. Ils lui répondent que cela ne représente, à priori, aucun inconvénient.

Le repas fini, Stephan aide un peu ses parents à débarrasser le couvert, puis s'allonge sur une chaise longue de la terrasse, abrité par le barnum. Hélène lui propose de se reposer au frais dans sa chambre, cependant il est bien dehors. Il fait chaud mais une légère brise le rafraîchit par petites et timides bourrasques. Son esprit se focalise sur le mystère qui le turlupine. Est-il sujet à des hallucinations ? Si ce n'est pas le cas, pourquoi ses amis ne voient-ils pas la même

chose que lui ? Ou peut-être, chose à laquelle il s'en veut de n'avoir pas encore pensé, lui font-ils une blague ? Mais bien sûr ! songe-t-il, tout ceci n'est qu'une farce, une sorte de bizutage initiatique ! Comment a-t-il pu se laisser berner de la sorte, aussi aisément. Il faut reconnaître que dans ce cas, ses amis s'avèrent être d'excellents comédiens. Ils ont certainement l'intention de lui expliquer la vérité dans l'après midi. Peut-être le feront-ils encore mariner quelque peu dans son jus avant d'en arriver à lui avouer la supercherie. Sur ces raisonnements, Stephan s'endort peu à peu.

Vers quatorze heures, Xavier et Aurélie viennent le rejoindre. Hélène leur fait signe qu'il dort dehors, sur la terrasse. Elle leur propose un jus de fruits. Jean-Yves, ne voulant pas que les enfants finissent par s'impatienter et compte tenu du fait que son fiston dort depuis déjà une bonne heure, s'éclipse un instant. Il revient avec un pistolet à eau muni d'une pompe. Les enfants sont aux anges.

— Tu peux te cacher ici, derrière notre gros chêne. Ce pistolet est neuf. Tu peux envoyer l'eau à une dizaine de mètres ! explique-t-il à Xavier qui ne se sent plus de joie.

— Tu exagères ! s'esclaffe Martine dans un fou rire mal contenu.

Xavier se musse derrière le gros chêne qui fait face à la terrasse, éloigné de pratiquement trente-trois pieds. Il vise Stephan, étendu, moelleux dans son somme, loin de se douter de ce qui se mijote. Tout le monde pouffe, dans l'attente de l'éclat de rire général. Le jet d'eau fraîche s'élanche du canon du pistolet en plastique. Il décrit un arc de cercle en une multitude de gouttes translucides, pures, arrivant de façon très éphémère, à décliner les couleurs de l'arc-en-ciel. Le chapelet aqueux se termine en éclaboussures, sursaut et petits cris. Stephan se redresse vivement dans des éclats de gaieté et de connivence. Très vite il saisit ce qui vient de se passer. Il aperçoit le petit bout de nez de Xavier, mal dissimulé derrière l'arbre, partagé qu'il est, entre le désir de se camoufler et celui de ne perdre aucune miette de la réaction de son nouveau copain. Stephan s'allonge alors à nouveau, et taquin, dit dans un langoureux étirement et bâillement :

— Super Xavier ! Ça me réveille, ça me rafraîchit ! Continue !

Xavier s'élanche de derrière sa cachette feuillue et, tout sourire met en joue Stephan. Il n'appuie pas sur la gâchette. La réaction de son ami a désamorcé en lui, l'envie de l'asperger, alors il fait mine de le faire. Ainsi tous les spectateurs de cette joyeuse scène se montrent au grand jour, illuminés par leur sourire que seul le soleil peut se vanter de pouvoir concurrencer. Après ce moment sympathique pour ne pas dire délicieux, car appelé à être amplifié, auréolé dans la mémoire des enfants, ces derniers entreprennent leur vadrouille, direction la grange.

Les voilà donc de nouveau sur les sentes formées par leurs incessants va-et-vient entre leur refuge et leur domicile.

Arrivés à la bâtisse, ils s'installent dans la première pièce de l'étage, la seule qui possède un œil de bœuf permettant de profiter du panorama et consentant à la lumière de pénétrer. Xavier reste dans l'expectative. Vont-ils enfin lui avouer leur plaisanterie ? Il n'en est rien. Les enfants s'immergent rapidement dans leur lecture, dans une habitude avoisinant le rituel. Stephan ronge son frein. Il essaie tant bien que mal, de se plonger dans son livre. Il regarde fréquemment et de manière discrète, ses amis. Ils semblent être totalement adonnés à leur récit. Ils lisent depuis une heure environ. Stephan n'est absolument pas concentré sur sa lecture, obnubilé qu'il est par le mystère qui le taraude. La curiosité le dévore. Il n'y tient plus. Il prétexte alors un besoin de se dégourdir les jambes. Ses amis, plongés dans leurs livres, n'y voient aucun inconvénient. Il se lève doucement. Tout aussi doucement, il se dirige vers le couloir formé par l'espace laissé vacant par les cloisons de bois. Il jette un furtif coup d'œil à ses comparses, afin de surprendre d'éventuels regards amusés et complices trahissant l'existence d'une connivence à dessein de rire de lui. Rien. Ils ne font pour l'heure, vraiment pas attention à lui. Leurs yeux courent sur les lignes de mots, leurs mains gauches tournent avidement les pages pour permettre à leur regard de dévorer rapidement, sans perte de temps superfétatoire, le récit de l'histoire dans laquelle ils se pelotonnent.

*Le lien avec sa mère rameau, se rompt. Son teint est devenu roux.*

*Le temps pour elle, est venu d'entamer sa chute.*

*L'autre Monde.*

Stephan se dirige et s'introduit alors insensiblement dans l'antichambre mystérieuse, comme pour ne pas faire fuir la subreptice vision de la trappe. Il s'en approche à pas de velours. Elle est bien réelle. Sise devant lui. Elle le capte, l'attire.

*Cœur Pur.* Pourquoi ces mots ? La porte n'a pas de poignée, ni de gond. Etait-ce vraiment une farce de la part de ses amis ? Il se prend à en douter avec force. Est-ce un trompe l'œil ? Cela n'effacerait pas le mystère résidant dans le fait qu'il est apparemment le seul à pouvoir le distinguer. Il approche machinalement sa main de l'inscription gravée en caractères cunéiformes. Il lui semble percevoir une douce chaleur irradier sa paume. Il l'effleure d'abord, puis plaque sa main sur la surface marquée. Brusquement, la trappe s'évanouit littéralement ! Elle laisse place à une entrée. Un tunnel, court, peut-être cinq mètres de long. Il est très sombre, comme une nuit sans lune. Il aperçoit nettement de la lumière au bout. Le tunnel semble être composé de planches semblables à celles de la grange, mais elles présentent un mouvement léger de flottement. Elles donnent l'impression d'être toutes en lévitation, les unes à côté des autres. Etrangement, Stephan n'a pas peur. Seule une incroyable curiosité l'anime. Il se hisse dans l'ouverture, et longe la galerie qui lui fait l'effet de marcher sur des lattes, flottant sur de l'eau. Il perçoit le vide noir autour ; en dessous, sur les côtés et au-dessus. Mais si l'une de ses mains, l'un de ses pieds se dirige entre deux planches, celles-ci semblent se déplacer pour venir se loger sous le pied hasardeux, pour offrir un appui à la main tâtonnante. Il s'arrête un instant ; regarde en arrière. Il observe la lumière presque vive émanant de la trappe. Puis il fixe de nouveau l'autre extrémité de ce tunnel éthéré, offrant une clarté beaucoup plus tamisée. Il s'engage dans cette lumière qui est visiblement un passage ; le passage. Mais vers où ? Vers quoi ? Vers qui ?

Comme happé, il est instantanément aspiré puis rejeté de l'autre côté.